

Anorexie éditoriale?

René Pélissier

p. 165-173

Diverses contraintes nous obligent à ne pas lasser trop longtemps la patience des lecteurs de la présente chronique. On fera donc dans la sobriété et même l'abstinence, certains éditeurs – pas seulement les portugais – ayant décidé de réduire leurs investissements en écartant de leurs programmes des titres qui *a priori* se vendent mal. Et l'on peut même se demander si l'engouement – relatif au demeurant – pour les thèmes impériaux ou post-impériaux, les récits de guerre trop exotiques, etc., n'a pas déjà laissé son âge d'or derrière lui. La crise économique et le vieillissement ou la disparition d'une partie du public qui a vécu les temps coloniaux ont peut-être incité les éditeurs à cultiver d'autres champs plus fertiles. Des secteurs entiers semblent donc avoir souffert. Même les anciens combattants ne sont plus aussi vaillants qu'avant ou tout au moins autant soucieux de laisser leur nom à la postérité.

A cela s'ajoute l'incurie, l'ignorance, l'absence de rigueur ou le laisser-aller chez certains éditeurs privés ou institutionnels qui ont été découragés par le manque de coopération des organes de la communication sociale écrite. Combien de journaux et de revues consentent-ils/elles encore à accorder ne serait-ce que cinq ou dix lignes de commentaires aux nouveaux livres, sauf si leurs auteurs sont des confrères journalistes ou des amis politiques du directeur? Vendre des livres n'a jamais été une sinécure dans les pays de tradition latine, sauf dans certaines maisons où c'est l'auteur qui paie son éditeur pour voir son nom sur une couverture. Qui en souffrira le plus au Portugal? Les jeunes *doutores* ayant atteint une certaine visibilité – relative – dans les universités qui les produisent à la chaîne, sans se soucier de leur avenir professionnel, sont déjà parmi les plus affligés. Mais ils ne sont pas les seuls.

Donc, la présente chronique sera courte et il n'est même pas nécessaire de la ventiler par pays pour en faciliter la lecture. Pour l'ancien binôme Cap-Vert et Guiné-Bissau, notre éloignement de la scène éditoriale au Portugal – l'un des rares pays européens où il n'est plus possible d'avoir une vue *exhaustive* des nouvelles parutions, le dépôt légal à la Bibliothèque nationale et l'enregistrement à l'Agence locale de l'ISBN n'étant pas observés rigoureusement – nous empêche de faire mieux que de citer quelques livres relativement récents, sachant qu'il s'en publie probablement d'autres qui nous échapperont toujours, compte tenu de la diffusion aléatoire des livres portugais. Le livre de Lucinda Aranha Antunes avec son titre alléchant **No reino das orelhas de burro**¹ est une petite succession d'histoires d'animaux et/ou de souvenirs d'une ancienne professeure d'histoire dans l'enseignement secondaire au Portugal, au Cap-Vert et en Guiné. C'est une féministe qui nous en apprend beaucoup sur la discrimination sexuelle entre enseignants dans les écoles salazaristes. Il

1 Antunes, Lucinda Aranha (2012), *No reino das orelhas de burro*, Lisboa, Edições Colibri, p. 106.

y a quelques bribes sur Amílcar Cabral, mais on peut préférer les aventures de ses canidés de *estimação* en milieux tropicaux. C'est même amusant parfois de lire ce qui peut leur arriver dans les cabinets des vétérinaires.

José Saúde, **Guiné-Bissau. As minhas memórias de Gabu 1973/74**², relève d'un genre plus classique au Portugal contemporain: mémoires d'un ancien combattant. Mais l'auteur a eu de la chance. Il est stationné, à titre de sous-officier, dans un bataillon d'artillerie, d'août 1973 à septembre 1974, chez les Fula, c'est-à-dire dans une région où les guérilleros du PAIGC avaient encore peu d'adeptes, et il arrive à la fin de la guerre coloniale qui, là, n'a jamais été dramatique pour les Portugais (Gabu, Nova Lamego) car la chefferie musulmane, toute puissante sur les populations locales, se méfiait des Cap-Verdiens, des Balantes et autres «marxistes». Dès lors, le métissage informel mais généralisé malgré les préceptes coraniques, occupe le plus clair des loisirs de la troupe. En fait, l'essentiel de ses souvenirs tourne autour des bonnes relations qu'entretenaient les soldats et la population. A chacun sa Guiné ! Les pages sur la fin de la présence portugaise, en accord avec le PAIGC, donnent une image bucolique. Trop, peut-être, si l'on compare avec d'autres témoignages publiés. Dans ce retrait ou cette débandade, c'étaient les Fula qui se sentaient abandonnés, littéralement vendus au PAIGC par une Armée qui n'avait qu'une hâte : rentrer au Portugal sain et sauf. L'auteur est revenu sur place en 1999. Et là, son optimisme mémoriel en prend un coup.

Beaucoup plus ambitieux et original, l'on doit connaître un ouvrage pionnier au Portugal: un guide bibliographique sur une ancienne colonie, c'est-à-dire une entrée en force dans un genre qui y est pratiquement inconnu. En dépit des «cinq siècles», la bibliographie raisonnée ultramarine portugaise est un champ quasiment vierge, ce qui peut s'expliquer par différentes raisons. Faute de bonnes bibliothèques publiques, il n'y a pas de recours faciles à ces grandes bases de données qui sont indispensables aux intrépides qui se lancent dans la compilation de ces textes ingrats. Pour le Mozambique, à notre connaissance, rien de global n'a été fait depuis les listes de Mário Costa et de Filipe Gastão de Almeida de Eça, et il faut remonter aux années 1940-1950. Pour l'Angola? Rien. Pour Timor, il faut attendre l'extraordinaire résultat atteint par Kevin Sherlock en 1980. Mais en Australie et en anglais! Apparemment, les bibliothécaires portugais ont d'autres préoccupations. Deuxièmement, la bibliographie n'étant pas entrée dans les mœurs des Portugais, les ventes potentielles seraient si décevantes qu'un éditeur privé refuserait de courir ce risque commercial. Mais lorsqu'il s'agit, non plus d'une simple énumération de titres, mais bien de livrer une analyse et de fournir une appréciation qualitative sur les contenus, la susceptibilité malade des auteurs est un troisième facteur décourageant les candidats bibliographes. Pourquoi en effet gâcher cinq ou six ans de sa vie pour un travail de Sisyphe qui va vous attirer la colère et l'inimitié – s'ils sont encore vivants – d'auteurs négligés ou que vous aurez classés dans les médiocres? Donc, pas de guides et continuons à patauger dans le bricolé, l'improvisé et l'ignorance de ce qui existe de par le monde.

Avec **Da Guiné Portuguesa à Guiné-Bissau: Um Roteiro**³, les deux auteurs ne prétendent pas avoir fait un ouvrage recensant exhaustivement tout ce qui a été imprimé sur la Guiné, et des esprits chagrins pourraient leur reprocher d'ignorer deux bons gros milliers de livres et articles pertinents, à commencer par le petit guide (cf. Rosemary E. Galli) déjà publié en

2 Saúde, José (2013), *Guiné-Bissau. As minhas memórias de Gabu 1973/74*, Beja, Cooperativa cultural alentejana, p. 171, photos noir et blanc.

3 Silva, Francisco Henriques da & Santos, Mário Beja (2014), *Da Guiné Portuguesa à Guiné-Bissau: Um Roteiro*, Porto, Fronteira do Caos, p. 530.

anglais, voire la simple liste compilée par Joseph M. McCarthy en 1977 ou, beaucoup plus modeste, celle élaborée en Suisse par Carlos Lopes en son temps. D'autres, encore plus pointilleux, s'offusqueront de constater les erreurs de composition et d'autres faiblesses. Connaissant un peu le panorama éditorial portugais, nous serons beaucoup moins critique que ces rabat-joie, et nous insisterons avant tout sur le côté positif de ce travail. Tout d'abord, il existe, ce qui n'est pas mince dans un pays (le Portugal) où les rares lecteurs intéressés par la Guinée ne sont pas des *retornados*, mais surtout les anciens combattants locaux, en voie d'extinction, et les ONG travaillant pour ce pays maudit, devenu le symbole de ce que l'Afrique ne doit précisément pas devenir. Deuxièmement, les auteurs ne veulent pas s'adresser à cinquante érudits dans le monde, mais à un lectorat lusophone qui voudrait avoir une introduction développée à une histoire controversée (les présentations et résumés historiques sont beaucoup plus longs que la bibliographie et les commentaires ont une mordacité parfois bien nécessaire) que l'on ne lui a pas enseignée à l'école, et absolument pas sous l'uniforme. Ce public potentiel doit savoir ce qu'il peut espérer trouver dans deux ou trois bibliothèques portugaises (ce qui exclut 90-95 % des livres guinéanistes en langues étrangères) pour approfondir ce qu'il vient de lire. C'est un objectif didactique louable. Les auteurs ayant eux-mêmes été mobilisés en Guinée, de 1968 à 1970, et l'un des deux ayant été en plus ambassadeur à Bissau (le premier cité des auteurs), chacun ayant publié séparément un ou plusieurs volumes sur la Guinée, ils ont une connaissance directe du terrain que seuls les missionnaires pourraient leur disputer. C'est un atout non négligeable. Autre point fort, même si aucun lecteur ne veut lire les quelque 300 œuvres (livres ou articles) analysés ou, plus fréquemment, simplement cités, il reste les commentaires (plusieurs centaines de pages serrées) sur la guerre coloniale, la situation politique après l'indépendance, la guerre civile et même la dilapidation de l'héritage colonial et l'effondrement total de l'Etat dans un pays dont les rares élites (cap-verdiennes surtout avant l'indépendance) avaient espéré faire un modèle social, sans tenir compte de ses faiblesses pourtant criantes. Donc, un livre utile qui est beaucoup plus qu'une vulgaire bibliographie.

Pour l'Angola, on commencera par deux titres à la diffusion également incertaine, mais qui mériteraient d'être mieux connus, car ils donnent une vision progressivement plus positive de l'Angola *post-bellum*, dans ses provinces les moins souvent décrites dans les reportages des rares auteurs étrangers qui se risquent hors de Luanda et d'un ou deux autres chefs-lieux provinciaux. Comme nous avons déjà présenté des livraisons annuelles antérieures, il n'y a pas lieu de revenir ici sur les conditions dans lesquelles ces raids automobiles à travers les pistes angolaises se déroulaient, et sur la finalité propagandiste de ces grands rallyes ultrarapides financés par diverses institutions.

Mais ayant fini par parcourir les recoins les plus déshérités de l'Angola profond, le septième raid a abandonné les pistes pour le chemin de fer devenu mythique, par sa construction, ses eucalyptus, son utilité économique pour l'Afrique centre-australe, puis sa destruction pendant la guerre civile et finalement sa reconstruction par les Chinois (enfin achevée). D'où le titre assez hermétique⁴ pour qui ne connaît pas l'Angola. Donc, nos explorateurs casse-cou empruntent un train spécial, affrété pour leur groupe, qui s'arrête quand il veut. A la frontière avec la RDC (Luau), ils font demi-tour jusqu'à Luena (ex-Luso) en suivant l'ancienne route (démînée mais non encore asphaltée). De Luena, une route récente, as-

4 Collectif (2013), *Rumo ao Cazombo com o C.F.B. VII Raid TT Kwanzal Sul*, Luanda, Edições Chá de Caxinde, p. 168, photos noir et blanc et couleur.

phaltée par une entreprise portugaise, les conduit à Cazombo dans le doigt du territoire angolais oriental s'avancant dans la Zambie. Ce fut, à la période 1966-1974, un point névralgique que jamais le MPLA ne menaça sérieusement. Puis de Cazombo jusqu'à Lumbala sur le haut-Zambèze, ils retrouvèrent la vieille route (*picada?*) portugaise non réhabilitée et atrocement disputée aux Cubains et au MPLA par l'UNITA, au temps de sa splendeur. Ces renseignements sur le parcours, qui nous ont été fournis par une source privée, ne figurent pas dans le livre, lequel, suivant le format des volumes antérieurs, est un recueil de micromonographies sur le Centre-Angola. Son iconographie est de caractère historique, y compris la représentation des dégâts infligés au matériel roulant et à l'infrastructure ferroviaire (la quasi-totalité des gares et des ponts au Centre et à l'Est ont dû être refaits à neuf). Il y a même une étude sur la littérature en portugais consacrée à la colonisation du Centre et à la guerre le long de la voie. En résumé, derrière le côté publiereportage, le lecteur trouvera beaucoup de détails utiles.

Tout autre est le nouveau type de publications émanant en 2014 des mêmes promoteurs. Il s'agit non plus d'un *road-book* culturel à travers l'Angola, mais de se concentrer sur une seule province⁵, en l'occurrence celle du Namibe (ex-Moçâmedes), tout au sud, à la frontière de la Namibie, dans la partie de son Kaokoveld la plus inhospitalière. Construit comme un véritable livre divisé en quatre parties (1.° Milieu physique, ressources, populations ; 2.° Histoire ; 3.° Administration, économie, nouvelles configurations urbaines, culture, infrastructures ; 4.° plans de développement), le texte offre donc une monographie provinciale particulièrement dense et utile pour connaître le passé (pp. 53-107) et surtout l'état actuel après le départ de la plupart des colons et l'effondrement de 1974-2002, puis une lente récupération.

On peut estimer que, selon toute vraisemblance, cette province fut la moins affectée par la guerre civile. Elle n'a pourtant pas échappé à l'exode rural et à la diminution drastique de ce qui constituait son moteur colonial : la pêche à partir de Namibe, Tombwa (ex-Porto Alexandre) et même Baía dos Tigres. Actuellement, les autorités misent sur le développement de l'élevage, de l'industrie et du tourisme (le désert, l'« exotisme » des populations à l'intérieur, et même peut-être les sites archéologiques). Tout cela est bel et bien, mais reste subordonné au changement des mentalités de certains fonctionnaires. Tant qu'il y aura des policiers et des douaniers qui vampirisent les quelques étrangers qui se hasardent à franchir la frontière, le Sud-Ouest angolais aura une mauvaise réputation dans les reportages ou les souvenirs des rares touristes qui s'y hasardent. Nous pourrions citer des exemples. A signaler la qualité de la section historique qui ne masque plus les points noirs de la colonisation portugaise locale (l'esclavage, le travail obligatoire sous contrat, la discrimination raciale jusque dans les cimetières, etc.). Le chapitre sur la littérature aurait pu être amélioré mais, dans l'ensemble, la nouvelle formule monographique à l'échelle provinciale doit être adoptée pour les dix-sept autres divisions administratives angolaises et nous suggérons de poursuivre en un premier temps par la Huíla, et ensuite le Cunene et le Cuando Cubango, avant de remonter vers les provinces du Centre-Angola.

On bifurquera maintenant vers un secteur non encore disparu qui est celui des mémoires ou fictions des anciens combattants. Álvaro Dionísio annonce la couleur dès le titre⁶. Il a rassemblé sur le papier les textes qu'il avait reçus ou rédigés sur son blog : persistance donc du prestige de l'imprimé sur l'éther et l'immatériel. Il a raison. S'adressant à ses

5 Correia, Miguel Anacoreta & Ornelas, Maria Eleutéria V. (coord.) (2014), *Namibe. Terra da felicidade*, Luanda, Edições Chá de Caxinde, p. 215, nombreuses photos noir et blanc et couleur.

6 Dionísio, Álvaro (2010), *Textos escritos em blogs. Fuzos e cultura*, Porto, Edições Ecopy, p. 189.

anciens camarades fusiliers marins, cet auteur raconte ou retranscrit de petites histoires vécues qui doivent susciter des émotions dans son public ultrasécialisé. On y voit défiler des fusiliers indisciplinés, souvent ivrognes, qui ont fait quelques opérations entre 1963 et 1965 sur le Congo et – plus rare – le Cuango (frontière fluviale de la R. D. C., ex-Congo belge) aux environs de Massau où l'un des leurs, originaire d'un quartier chaud de Lisbonne (Alfama), assassine un pêcheur africain sans défense et probablement inoffensif. Dans toutes les armées ou marines du monde, la proportion de voyous, malades mentaux et autres délinquants potentiels ou réels est plus forte dans les unités spéciales que dans la *tropa fandanga*. Sinon, leur entraînement de futurs tueurs en uniforme y pourvoit.

Fernando Lamy⁷, ancien sous-officier remobilisé en 1961 pour partir se battre en Angola, a réuni dans ce livre son journal de guerre (1962-1963) et une fiction fondée peut-être sur un épisode vécu. De mars 1962 à avril 1963, son bataillon détruisit 100 campements ou maquis nationalistes dans les Dembos, tua 146 guérilleros et fit 77 prisonniers. Où sont les blessés? Entre les accidents et les combats, le bataillon perdit 24 morts et enregistra pour sa part 126 blessés (p. 109). On l'envoya ensuite se reposer au Cuanza Sul, mais onze-douze ans après, on se battait encore – résiduellement – dans les Dembos, démentant ainsi l'optimisme de commande des déclarations d'un gouverneur général qui en octobre 1961 soutenait que la guerre était finie en Angola. Pas pour tout le monde, et l'on comprend l'auteur qui se compare à un pion plongé dans un maelström. Il écrit bien, mais plus de cinquante ans après il ne semble pas encore consolé d'avoir gâché sa jeunesse pour une cause perdue. Ils sont des centaines de milliers comme lui au Portugal et des millions ailleurs parmi les survivants d'autres guerres où l'on trompait sciemment les jeunes hommes que les politiques y engouffraient.

Toujours en Angola et chez le même éditeur, on remarque un livre qui étonne. Pourquoi surprend-il? Parce que l'auteur est un colonel dans la réserve qui a déjà beaucoup publié dans le genre mémoires de guerre et études plus approfondies. Et maintenant le voici qui se lance dans la fiction pseudo-historique. Chaque auteur de roman est libre d'accommoder l'histoire au gré de son inspiration. Mais ici l'auteur⁸ s'accorde parfois quelques libertés avec des faits qui ont non seulement été traités par des contemporains, mais aussi par des historiens militaires portugais, sans parler des témoignages d'officiers qui ont connu Silva Porto, João de Almeida, Alves Roçadas, etc. Nous n'entrerons pas dans les détails.

Plus habile en tant que romancier, Nuno Mira Vaz introduit des acteurs fictifs intéressants qui nous conduisent dans les Dembos en 1961 et au-delà. Là il redevient vraisemblable et le lecteur appréciera ses talents de conteur, sans chercher plus loin. Et nous lui sommes personnellement reconnaissant d'avoir réutilisé l'histoire de la petite fille blanche devenue l'esclave et la concubine du puissant Dembo qui régnait sur le Cazuangongo.

Et puisque nous sommes au confluent de l'histoire et du roman, nous avancerons précautionneusement vers une étude littéraire qui dépasse largement nos compétences. Il nous suffit de dire que *Ficção e História na Literatura Angolana*⁹ examine le cas du romancier Pepetela, Portugais d'Angola, membre actif de la guérilla MPLA dans ses hauts et ses bas contre l'Armée de l'Estado Novo, et devenu l'une des gloires mondiales de la fiction angolaise

7 Lamy, Fernando (2014), *Angola : as brisas da memória. Um peão lançado no turbilhão*, Linda-a-Velha, DG Edições, p. 138, photos noir et blanc.

8 Vaz, Nuno Mira (2014), *O Soldado Clarim*, Linda-a-Velha, DG Edições, p. 228 + p. 4 de dessins noir et blanc.

9 Mata, Inocência (sans date), *Ficção e História na Literatura Angolana. O caso de Pepetela*, Lisboa, Edições Colibri, p. 386.

traduite. Il a peut-être dû souffrir de certaines situations, lorsqu'il compare l'enthousiasme de sa jeunesse militante à ce que la politique et l'érosion des idéaux ont fait de l'Angola actuel. Mais ce n'est pas notre rôle de poursuivre sur cette pente glissante. D'après le peu que nous avons compris de cette thèse de doctorat en lettres, brillante et complexe, nous pensons sincèrement qu'un pas important a été franchi dans l'analyse de l'identité (existe-t-elle déjà en dehors des milieux intellectuels?) angolaise. L'auteure est une Angolaise, professeure à la Faculté des Lettres de Lisbonne, et elle se faufile dans les méandres de la pensée historique «pépétélienne» avec une assurance et une maîtrise dignes d'admiration. Même le Dr Freud aurait, probablement, été impressionné s'il avait connu le portugais. Pour le Mozambique, notre récolte est mixte, le comestible jouxtant, parfois dangereusement, l'indigeste. **Khojas ismaïli**¹⁰ est pour nous une surprise agréable. Savoir qu'il existe une douzaine de chercheurs (la plupart étant des femmes) capables de disserter avec pertinence sur le sort des disciples de l'Aga Khan, d'abord au Mozambique (environ 3000 personnes en 1975), puis partis en diaspora, nous montre qu'aucune université au Portugal ou ailleurs en Europe occidentale ne redoute la surchauffe dans la production des docteurs. Ou alors il existe pour eux des débouchés par nous insoupçonnés dans l'hyperspécialisation. A moins qu'interviennent dans le choix du thème des facteurs que nous ignorons coupablement. Quoi qu'il en soit, consacrer plus de 400 pages impeccablement éditées en français à cette communauté, faible en nombre mais capitale sur le plan économique, ne doit probablement pas être un simple concours de circonstances. En tout cas, le livre et ses richesses ne craindront pas la concurrence pendant longtemps. Qu'on en juge d'après l'énumération de quelques-unes des contributions: histoire de l'implantation au Mozambique; le négoce pendant les guerres; les jeunes Ismaïlis à Lourenço Marques; les femmes dans la communauté; l'exode; la réimplantation des jeunes à Lisbonne; leur visibilité dans la presse portugaise; les entrepreneurs installés en Angola; une famille d'entrepreneurs au Mozambique indépendant; paroles de l'Imam et jeux de pouvoirs à Madagascar (1930-1975); les Khojas dans la communauté ismaïli Aga Khani, etc.

Si ces quelque 3 à 4.000 personnes sorties de la misère en Inde aux XIX^e-XX^e siècles méritent de telles études, à combien de centaines de milliers de pages savantes pourraient prétendre proportionnellement les millions de Macua du même Mozambique? On en frémit d'impatience.

Des Indiens ayant émigré au Mozambique il en existe de différentes constitutions, couleurs et confessions, qui ont repris le bateau vers des destinations encore plus lointaines puisque nous trouvons maintenant une Goanaise catholique, devenue australienne, qui nous livre une autobiographie bousculée mais artistique. A dire vrai, nous ne savons pas trop comment la classer. L'auteure de **After the last ship**¹¹ est une Ph. D., grand-mère, poétesse en anglais et artiste peintre universelle. Pour elle, il n'y a pas eu de montée au Jardin d'Eden du lusotropicalisme. C'est même les pages les plus sombres de son récit : discrimination raciale à l'école à Lourenço Marques, favoritisme dans la notation, insultes. Pour des raisons que nous n'avons pas bien enregistrées, elle et sa famille sont rangées dans la catégorie des apatrides, d'origine indienne. Elle obtient cependant en 1972 une bourse pour Lisbonne afin d'étudier aux Beaux-Arts locaux. Mais en octobre 1974, devant la détérioration de la situation, la famille restée au Mozambique

10 Khouri, Nicole & Leite, Joana Pereira (coord.) (2014), *Khojas ismaïli. Du Mozambique colonial à la globalisation*, Paris, L'Harmattan, p. 426, photos noir et blanc.

11 Fernandes-Satar, Audrey (2014), *After the last ship. A post-colonial reconstruction of diaspora*, Pieterlen (Suisse), Peter Lang, p. 166, dessins noir et blanc et couleur.

émigre en Australie, tandis qu'elle survit des années encore dans la Lisbonne postrévolutionnaire. Finalement, à Perth elle obtiendra la nationalité australienne et une sorte d'apaisement. Tous les Indiens n'ont pas gardé un bon souvenir du Mozambique. On le comprend.

Avec le maître de l'école géographique de Lisbonne, le grand Orlando Ribeiro, on grimpe à d'autres hauteurs dans la connaissance du Mozambique. Etrangement pour un enjeu colonial d'une telle ampleur, le Mozambique fut la dernière grande possession portugaise à avoir été étudiée par les géographes portugais. Et même le prolifique auteur que fut O. Ribeiro publia très peu (pratiquement rien) sur le Mozambique qu'il découvrit à l'occasion de missions sur le terrain de 1960 à 1963, c'est-à-dire à la veille de la guerre coloniale, lui étant déjà entré dans la cinquantaine et dans la courbe descendante de sa santé. C'est bien dommage, car un coup d'œil à la carte n.º 1 du recueil¹² des notes de son carnet de campagnes, augmentées de trois textes inédits, montre qu'il fut le chercheur qui visita le plus de sites mozambicains. A part dans l'intérieur du Cabo Delgado et à l'occident du *districto* de Tete, il roula sa bonne à peu près partout.

Comme pour le volume antérieur que le Centro de Estudos Africanos da Universidade do Porto consacra à ses notes *guineenses*, les organisateurs (deux géographes) reproduisent les pages du carnet de campagne et donnent la transcription (le déchiffrement plutôt) de son texte. Ils y ajoutent trois articles restés dans les papiers du maître. Ils portent sur l'île de Moçambique et celle de Ibo. Le tout étant illustré de photos noir et blanc et doté d'un index toponymique. Les notes concernent avant tout la géographie physique et humaine, les articles la géographie humaine et l'histoire.

De ce sommet, on va descendre essoufflé pour atteindre le ludique, avec les souvenirs d'un ingénieur américain qui pendant plus de cinquante ans parcourut le monde avec une seule passion en tête: la chasse aux gros et moyens gibiers. On pourrait ranger David Hanlin dans le tiroir des obsédés et l'y oublier. Mais nous citerons son **Around the World and Then Some**¹³ car, même dans sa confrérie, il n'est pas fréquent de trouver un homme qui chassa au Cameroun, en Ethiopie, en Tanzanie, au Soudan, en Arabie saoudite, au Népal, traqua le jaguar en Argentine, passe au Mexique afin de tuer un bélier pour collectionneurs, bondit en Alaska, en Turquie pour un ours non blanc mais banalement brun, monte au Tibet, se retrouve au Kirghizistan, tête de la Nouvelle-Zélande et ne néglige ni la Bulgarie, ni l'Australie. Bref, le parfait globe-trotter qui aurait fait des envieux parmi les géographes s'il s'intéressait autant aux autochtones qu'aux trophées.

Mais que fait-il donc dans cette chronique? Au début de sa carrière, lorsqu'il n'était pas encore à son compte et riche, il arriva à Beira en 1972 pour chasser l'éléphant dans la Gorongosa (pp. 13-16). Mais le FRELIMO lui vola les défenses et la viande du spécimen qu'il avait abattu. Alors son guide portugais frappa le chauffeur de l'entreprise qui soignait ce genre de malades: l'Africain avait averti les guérilleros de venir ramasser ce qui était consommable ou précieux, avant que le «gringo» ne rentabilise son safari. Hanlin se consola dans la vie nocturne à Beira à propos de laquelle il ajoute vicieusement que les curés locaux voulaient coucher gratuitement avec les prostituées. Chacun fait la guerre qu'il peut et avec les moyens à sa disposition. L'auteur était tombé, sans le savoir, sur la Côte des «Murmures».

12 Sarmiento, João & Brito-Henriques, Eduardo (coord.), [& Ribeiro, Orlando (auteur)] (2013), *Orlando Ribeiro. Cader-nos de campo. Moçambique 1960-1963*, Vila Nova de Famalicão, Edições Húmus & Porto, Centro de Estudos Africanos da Universidade do Porto, p. 321, photos noir et blanc.

13 Hanlin, David (2010), *Around the World and Then Some*, Long Beach (California), Safari Press, p. XXII-198, très nombreuses photos couleur.

Faisons un grand saut jusqu'à Timor où l'un de ces inévitables docteurs australiens en anthropologie fourre-tout nous livre un texte inattendu car, en fait, ce qui semble le tracasser, c'est d'établir une typologie en matière de développement et ainsi de se tailler un fief universitaire où les controverses avec ses pairs et rivaux le nourriront jusqu'à la retraite. Soit, mais en réalité, il faut le prendre au sérieux car il est original à un double titre. Non seulement il explore ce que ses concurrents négligent (l'histoire de deux colonisations imposées aux Timoriens orientaux), mais le bougre se démarque d'eux en apprenant le portugais et en venant au Portugal se plonger dans les sources publiées localement et dans peut-être les archives ouvertes, alors qu'un timorianiste australien moyen se fait une gloire de connaître et d'exploiter à fond l'indonésien, et de négliger totalement les quelques siècles de frottements luso-timoriens. Lui non, ce qui lui permet d'offrir une bibliographie absorbée de 20 pages. C'est un oiseau rare et – à bon droit – il accorde plus d'espace à l'histoire socioéconomique de la période portugaise qu'à l'ethnocide et au développement sous la botte javanaise. Donc, son livre se compose de deux parties: l'histoire et ensuite les techniques utilisées par les uns et les autres pour développer des sociétés qui semblent fort bien s'accommoder de leur sous-développement traditionnel. Son livre¹⁴, derrière un titre et un sous-titre provocateurs, pourrait bien être l'un des ouvrages les plus importants publiés par les timorianistes australiens depuis l'indépendance. Querelles de concepts ou de petits maîtres nonobstant, il faut distinguer dans ces torrents d'experts ce qui dénote un effort réel de l'auteur et Shepherd, dans sa discipline mouvante et conquérante, s'il persiste à ce niveau, a de bonnes chances de devenir une référence incontournable car, pour commencer, il a su la déborder en lui donnant une profondeur historique que n'ont généralement pas ses concurrents, écologistes, spécialistes du développement et autres anthropologues et juristes qui, avec les politologues, occupent désormais le devant de la scène éditoriale timorianiste anglophone. Mais pour en terminer, faisons retour vers l'Afrique avec un auteur 5 français qui ne tourne pas sept fois sa langue dans sa bouche avant de rédiger ses conclusions. Disséquer des souris grises, noires ou blanches en laboratoire, étudier le comportement de quelques variétés mutantes dans leur habitat naturel et, de tout cela, faire un «roman vrai» comme l'affirme le sous-titre, exige des connaissances en zoologie politique que, semble-t-il, l'on n'enseigne pas encore à Sciences Po. Or, un journaliste de L'Express, Vincent Hugué, au style aussi incisif que son scalpel est tranchant, nous invite à descendre hardiment dans les viscères du pouvoir en Afrique noire en creusant toujours plus profond, mais avec compréhension, révolusion ou indignation, selon la bénignité, la malignité, voire la dangerosité du sujet étudié. Disons d'emblée que l'auteur a pleinement réussi sa très minutieuse autopsie ludique des pouvoirs présidentiels, dont le rapport risque fort cependant d'être interdit de diffusion dans au moins un Etat sur les huit explorés. Donc, notre reporter, éthologue de vocation et suprêmement informé des mœurs locales, a choisi de nous révéler sur un mode généralement plaisant – et parfois moqueur – le rôle normal ou anormal, sinon pathologique, que jouent les épouses des présidents actuels ou récents de six des républiques héritières de la Françafrique. Plus intrépide et peut-être plus risqué, il nous offre aussi le portrait de spécimens rarement confiés aux soins des vétérinaires hexagonaux: on les trouve cramponnés dans les replis de colonisations non-francophones.

¹⁴ Shepherd, Christopher (2014), *Development and Environmental Politics. Unmasked. Authority, participation and equity in East Timor*, Abingdon (Angleterre), Routledge, p. XVII-281.

Le chroniqueur, plus timoré que l'auteur, et confiant, d'ailleurs, en la sagacité des lecteurs amateurs de devinettes faciles, se bornera à reprendre les titres partiels de quelques chapitres consacrés aux dix héroïnes du livre: la roturière, l'arriviste, la virago mystique, «Casque d'or», la tiraillieuse, la «Mackysarde», la captive, le métissage, les braises, la madrée. Dieu reconnaîtra les siennes dans ce laboratoire singulier où, contrairement au dicton, l'argent a une forte odeur. Elle est même entêtante en plusieurs capitales visitées.

Ce n'est pas le lieu ici de détailler les facteurs qui font que prendre le pouvoir, c'est parfois, en certains pays, «s'emparer de la caisse». Pas seulement en Afrique, comme chacun le sait. Les tentations offertes par de multiples facilitateurs qui gravitent autour de ces trônes, sont souvent irrésistibles. De plus, dans une poignée de territoires où la corruption des colonisateurs sévissait à l'état endémique, les nouveaux hiérarques n'ont eu qu'à s'inscrire dans la continuité. Dès lors, pour un Senghor ou un Mandela, combien de vautours bien intentionnés?

Vincent Huguex accorde une large place (la moitié) aux épouses européennes ou métisses des nouveaux présidents, deux générations après l'indépendance des contrées les plus avancées. Il nous décrit ainsi et goulûment les spécificités de leurs activités, soit politiques (nominations, orientations, etc.), soit économiques, soit caritatives. Dans ce dernier cas, bien médiatisées, elles servent d'ultime paravent, propre à masquer quelques carences étatiques en matière scolaire ou sanitaire.

Quelle que soit leur couleur, certaines de ces Premières Dames jouent un rôle bénéfique incontestable, d'autres sont touchantes de bonnes intentions. Plusieurs sont des féministes émancipatrices. Quelques-unes – rares heureusement – sont de vulgaires prédatrices qui empilent à l'étranger des parachutes dorés pour prémunir leur famille contre les coups du sort des politiques nationales dans lesquelles elles évoluent. Les pires sont peut-être celles qui continuent à défendre, bec et ongles, leur «sugar daddy» d'époux qui a trahi tous les engagements idéologiques de sa jeunesse généreuse (notamment en Afrique australe) et qui ose prétendre lutter conjointement pour le bien du peuple.

Caustique, Vincent Huguex l'est, mais dans son micro-Who's Who passionnant que l'on qualifiera provisoirement de matrimonial, l'on perçoit une certaine tendresse à l'égard de plusieurs de ces fleurs du sérail. Courage, Docteur! Il y a encore quelques dizaines d'espèces à traiter. Avec ou sans chloroforme, mais toujours pour l'avancement de la science politique. Naturellement.

Et nous en resterons là pour le moment.